

# Arthur Machen

*N*



Traduit de l'anglais par André L  ssine.

## I

Ils parlaient des vieux jours et des vieilles mœurs et de tous les changements qui étaient advenus à Londres le long des années lasses ; une petite troupe de trois d'entre eux rassemblés pour une occasion rare dans la chambre de Perrott.

Un homme, le plus jeune des trois, un garçon d'à peu près cinquante-cinq ans, avait commencé à dire : « Je connais chaque recoin de ce quartier et je te garantis qu'il n'existe aucun lieu de cette sorte. »

Son nom était Harliss, il était censé avoir quelque occupation dans les produits chimiques, dans les bonbonnes et les cristaux.

Ils s'étaient jusque-là occupés à se remettre en mémoire bien des vicissitudes londoniennes, ces trois-là ; et il doit être pris en compte que le jeunot du groupe, Harliss, se souvenait très bien de la rue du Strand telle qu'elle était autrefois avant qu'ils nous la gâchent tout entière. En effet, s'il n'avait pu se remémorer ces années, il aurait été peu probable que Perrott le convie à cette rencontre de Mitre Place : une allée qui était l'entrée de l'auberge le jour, mais qui n'était qu'une impasse après neuf heures du soir, quand le portail de fer était fermé et le pavé silencieux. Les chambres étaient au deuxième étage et depuis les fenêtres du devant, on pouvait voir les ormes du jardin de l'auberge où les freux s'accumulaient avant la guerre. À l'intérieur, la chambre basse et large étendait une moquette uniforme d'un mur à l'autre ; la nuit d'hiver, avec un vent amer et sec qui s'élevait et geignait jusques au cœur de Londres, était isolée par d'épais rideaux cramoisis et les trois hommes étaient assis autour du feu éclatant d'une vieille cheminée, une cheminée qui montait loin au-dessus de l'âtre avec des plaques disposées de chaque côté sur l'une desquelles une grosse bouilloire commençait de frémir. Les fauteuils sur lesquels ils trônaient tous les trois étaient de ceux où Monsieur Pickwick<sup>1</sup> est assis à jamais dans son frontispice. La table ronde d'un noir acajou tenait sur un pied où foisonnaient de profonds motifs et Perrott prétendait que c'était une table Georges IV, bien que le troisième ami, Arnold, soutînt que du William IV ou même du début Victoria eût été plus près du compte. Sur les papiers peints sombres et rouges, il y avait des gravures dix-huitième de la cathédrale Durham et de celle de Peterborough qui prouvaient qu'en dépit d'Horace Walpole et de son ami M. Gray, le dix-huitième ne pouvait pas dessiner un bâtiment gothique même quand ses tours et ses nervures étaient juste sous leurs yeux, « car ils ne pouvait pas le voir », avait insisté Arnold un soir tard quand des signes de somnolence déjà se manifestaient et que le punch commençait à s'épaissir sur ses épices<sup>2</sup>. Il y avait aussi d'autres gravures plus tardives sur les murs, des choses des années trente et quarante par des artistes oubliés, assez connus en leur temps ; des paysages de la vallée d'Usk, de la Montagne magique et de Llanthony<sup>3</sup> : toutes avec un certain charme, une vision qui les caractérisait, comme si leurs rondes collines et leurs bois solennels étaient d'avantage issus de la Grâce même que de la nature.

Au-dessus de la cheminée il y avait *Bolton Abbaye dans l'ancien temps*. Il arrivait à Perrot de s'en excuser.

« Je sais » disait-il, « je sais déjà. C'est un cochon, et une chèvre, et un chien, et du satané n'importe quoi – il citait là un conte gallois – mais c'était jadis accroché au-dessus du

---

<sup>1</sup> Décrit le frontispice des *Papiers Posthumes de M. Pickwick* de Charles Dickens.

<sup>2</sup> Traduction littérale du texte anglais : « *the punch was beginning to thicken on it's spices* ».

<sup>3</sup> Lieux dits du pays de Galles.

foyer dans la salle à manger à la maison. Et je regrette souvent de ne pas avoir amené le *Te Deum Laudamus* aussi. »

« Et c'est quoi ça ? », demandait Harliss.

« Ah, tu es trop jeune pour avoir vécu ça. Cela représente trois enfants de chœur en surplis ; le premier chante de toute son âme, les deux autres louchent sur diverses choses – comme on l'attend des enfants de chœur. Et on nous racontait toujours que le garçon fouineur avait fini pendu. La pièce complémentaire montrait trois filles de charité, elles aussi chantant. Celle-ci s'appelait *Te Dominum Confitemur*. On ne m'a jamais raconté leur histoire. »

« Je me souviens », se déridait Harliss. « Je suis tombé sur les deux gravures dans une pension près de la gare à Brighton, l'année du siège de Mafeking. Et, une ou deux années plus tard, j'ai vu *Sherry, Sir* dans un hôtel à Tenby. »

« Le plus beau fruit de cire que j'aie jamais vu » affirma Arnold, « était dans une fenêtre de la route de King's Cross. »

Ainsi divaguaient-ils, sur le vieillot plutôt que sur le vénérable. Et ainsi, par cette nuit d'hiver et de vent froid, ils traînaient dans les rues londoniennes d'il y a quarante, quarante-cinq, cinquante-cinq ans.

L'une d'entre elles se dilatait sur Bloomsbury, à l'époque où les barreaux étaient dressés et où les portiers du Duke's gardaient des boîtes le long du portail, quand tout était serein, pour ne pas dire d'un profond ennui, à l'intérieur de ces solennelles frontières. Ici, il y avait l'église aux hautes voûtes d'une secte étrange, où, disait-on, tandis que la fumée de l'encens répandait ses volutes sur un rite solennel, une voix gémissante s'élevait souvent avec le son d'une incantation magique. Ici une autre église, où Christina Rossetti inclinait sa tête ; partout des squares que nul ne traversait, où les feuilles des arbres étaient sombres de fumée et de suie.

« Je me souviens d'un printemps » dit Arnold, « où ils étaient du vert le plus éclatant que j'aie jamais vu. Au square de Bloomsbury. Il y a très longtemps. »

« Ce merveilleux petit lion qui se tenait sur des poteaux de fer, sur le pavé devant le British Museum », ajouta Perrot. « Je crois qu'ils en ont gardé quelques-uns et qu'ils les cachent dans des musées. C'est une des raisons pour lesquelles les rues sont de plus en plus ennuyeuses. S'il y a quoi que ce soit de curieux, quoi que ce soit de beau dans une rue, ils nous le prennent et ils le collent dans un musée. Je me demande ce qui a bien pu arriver à cette étrange petite silhouette ; je crois qu'elle portait un chapeau incliné et qu'elle se tenait près de la porte dans la cour du Bell à Holborn. »

Ils descendaient lentement par Fetter Lane, et lamentaient la maison de Dryden – « je crois que c'était en 87 qu'ils l'ont démolie » – et ils traînaient sur le site du Clifford Inn – « on pouvait entrer, là-bas, en plein seizième siècle » – et ainsi, enfin, ils arrivaient dans le Strand.

« Certains ont dit que c'était la plus belle rue d'Europe ».

« Oui et c'est sans doute vrai – en un sens. Pas du tout dans le sens évident ; ce n'était pas de la *belle architecture de ville*<sup>4</sup>. C'était de tous les âges et de toutes les tailles, de tous les styles : une singulière merveille de rue ; une incantation pleine de mots sans aucun sens pour les non-initiés. »

Suivit une sorte de litanie.

« L'Échoppe des Gâteaux Pâles où le petit David Copperfield aurait pu acheter son dîner. »

« C'était près de la Rue des Libraires – des maisons du seizième siècle. »

« Et le « Chocolat comme en Espagne » ; en face de Charing Cross. »

« Les bureaux du Globe, on l'on envoyait ses premiers *turnovers*<sup>5</sup>. »

« Les venelles étroites avec escaliers qui descendaient vers le fleuve »

« L'odeur de la fabrication de savon émanant du magasin de parfum. »

« La librairie Nutt's, près du boucher de mouton gallois, où la rue était étroite. »

« Les bureaux du *Family Herald* ; avec un dessin dans la vitrine d'un vieux modèle de machine à composer, montrant l'opérateur travaillant à une sorte d'engin aux longs bras, flottant au-dessus du boîtier. »

« Et la Maison de Jardin en plein gazon, au Clement's Inn. »

« Et le clignotement de ces bonnes vieilles lampes à gaz jaunes, quand le vent soufflait sur la rue, et que les gens s'amassaient dans ce passage vers la fosse du Lyceum. »

L'un d'eux, son oreille ayant été retenue par la formule d'un des deux autres, commença à murmurer les vers de *Oh, le serveur à grosse tête du Cock*<sup>6</sup>.

« Quelles babines c'était ! »<sup>7</sup> soupira Perrott. Et il commença à faire le punch, râpant tous les morceaux de sucre contre les citrons ; il parvint à extraire ainsi les huiles délicates et aromatiques de l'écorce de l'agrumes méditerranéen. Différentes matières furent apportées des plateaux au bout de la pièce : du rhum de Jamaica Coffee House dans la City, des épices dans des boîtes bleues de Chine, une ou deux bouteilles contenant des essences secrètes. La

---

<sup>4</sup> En français dans le texte.

<sup>5</sup> Type d'article étendu sur deux pages différentes d'un journal.

<sup>6</sup> Tennyson.

<sup>7</sup> Ce que nous avons traduit ici par « babines » ou « lèvres » est l'anglais « *chops* » qui peut signifier dans notre texte trois choses. « *Chops* », depuis le dix-huitième siècle, se réfère souvent aux lèvres en général ou bien à l'embouchure des joueurs de cuivres. Mais il y a de fortes chances pour que le personnage de Perrott fasse ici référence au poème de Tennyson cité plus haut, à savoir *Will Waterproof's Lyrical Monologue*. Or, dans le lexique des pubs et des tavernes, « *chops* » peut aussi faire référence à certains mouvements secs et experts des tenanciers lors du service de la bière, dont par exemple celui qui consiste à enlever l'écume du haut de la pinte. Enfin, ce terme peut également évoquer les pièces de viande qui étaient servies dans ces mêmes tavernes. Alternativement, on pourra donc traduire « *chops* » par « gestes » et par « escalopes » ou bien « côtelettes ».

bouilloire entra en ébullition, les ingrédients furent mis en poudre et versés dans le bol rouge et brun, qui fut alors couvert et mis à digérer sur le foyer<sup>8</sup>, dans la chaleur du feu.

« *Misce fiat mistura*<sup>9</sup> » dit Harliss.

« Très bien, » répondit Arnold. « Mais souviens-toi que tous les véritables ingrédients du chef-d'œuvre sont invisibles. »

Personne ne fit attention à lui ou à son alchimie ; et après l'intervalle attendu, les verres furent tenus sur les vapeurs capiteuses du bol, puis remplis. Les trois s'assirent autour du feu, buvant et sirotant, le cœur empli de gratitude.

## II

Qu'il soit dit que les verres en question n'avaient pas un volume à contenir une grande quantité de la chaude liqueur. En effet, il s'agissait de ce qu'on appelait autrefois des gobelets sur piédouche ; ronds et d'un aspect gonflé, mais d'une plutôt petite capacité. Par conséquent, rien d'injurieux à la clarté de ces vieilles têtes ne doit être inféré, quand il est dit qu'au troisième ou quatrième remplissage la conversation s'éloigna du centre de Londres et du Strand, adoré puis perdu, et commença à s'enfoncer dans les brandes, vers des territoires plus étranges et moins connus. Perrott commença la chose en retraçant un curieux passage qu'il avait déjà pris vers le nord, esquivant par le Globe et les théâtres olympiques dans le sombre labyrinthe de Clare Market, sous des allées et des arcades, jusqu'à son arrivée à la rue Great Queen, près de la taverne Freemason's et des pilastres rouge d'Inigo Jones. Un autre reprit le récit, dériva à l'intérieur d'Holborn près de Whetstone's Park, s'éloigna de la rive pour visiter la rue Kingsgate – « tout comme la plaque de Phiz : mesquine, basse, déplorable ; mais je regrette qu'ils l'aient retirée » – et finit par atteindre Theobald's Road. Ici ils s'attardèrent un petit peu, pour contempler des citernes d'eau en plomb curieusement décorées qui étaient autrefois visibles dans les zones de quelques-unes des maisons les plus anciennes et aussi pour spéculer sur la légende d'une ancienne auberge en galerie, aujourd'hui utilisée comme entrepôt, qui avait survécu jusqu'à assez récemment derrière Tibbles Road – car c'est ainsi qu'ils l'appelaient. Et alors vers le nord puis vers l'est, montant Gray's Inn Road et grim pant la colline.

« Et ici » dit Arnold, « on commence à toucher à la conjecture. Nous avons laissé derrière nous le monde connu. »

En effet, c'était lui qui prenait le groupe en main désormais.

« Sais-tu » dit Perrott, « ça a l'air d'un babillage, mais c'est vrai ; au moins en ce qui me concerne. Je ne crois pas avoir déjà été plus loin que la mairie d'Holborn – je veux dire à pied. Bien sûr, j'ai déjà pris un cab pour la gare de King's Cross, et j'ai été une ou deux fois au Military Tournament quand il était au palais de l'agriculture à Islington ; mais je ne me souviens pas quel fut mon trajet. »

Harliss dit qu'il avait grandi dans le nord de Londres, mais bien plus au nord – « dans le coin de Stoke Newington. »

---

<sup>8</sup> Là encore, calque de l'anglais : « *to digest on the hearth* ».

<sup>9</sup> « Mélanger pour faire une mixture ».

« J'ai connu un homme » dit Parrott, « qui connaissait tout de Stoke Newington ; du moins ça aurait bien dû être son cas. C'était un enthousiaste de Poe, et il voulait voir si l'école où Poe avait été en pensionnat dans sa prime jeunesse était toujours debout. Il y était retourné plusieurs fois ; et le plus étrange est qu'en dépit de son intérêt pour la question, il n'avait pas l'air de savoir si la vieille école était encore là, ou bien même s'il l'avait vue. Il parlait d'une certaine survivance du Stoke Newington que Poe mentionne en une phrase ou deux dans *William Wilson* : le village onirique, les arbres baignés de brume, les maisons rouges en serpent, droites dans leurs jardins, avec de hauts murs autour d'elles. Mais tout en déclarant être allé jusqu'à interroger le pasteur, en pouvant même décrire l'église et ses fenêtres à lucarne, il n'a jamais pu se prononcer sur si oui ou non il avait vu l'école de Poe. »

« Habitant là-bas je n'en ai jamais entendu parler » dit Harliss. « Mais je suis d'une lignée d'hommes d'affaires. Nous jasons peu sur les auteurs. J'ai comme un genre de notion très vague d'avoir entendu quelqu'un parler de Poe comme d'un ivrogne notoire – et c'est à peu près tout ce que j'ai entendu dire de lui jusqu'à bien plus tard. »

« C'est étrange, mais vrai » intervint Arnold, « qu'il y a une tendance générale à s'arrêter au contingent et à boudier l'essentiel. On peut se faire une idée très vague des œuvres triples, des plans immenses, des laborieuses lignes de rempart ; mais au moins vous saviez que le duc de Wellington avait un très grand nez. Je m'en souviens à cause des canettes de pâte à polir ou cire à couteau. »<sup>10</sup>

« Mais cet homme dont je parlais » dit Perrott retournant au sujet d'origine, « je ne pouvais pas le comprendre. Je lui ai présenté la chose ainsi : « Vous devez forcément savoir d'une manière ou d'une autre : cette vieille école existe encore – ou existait encore – ou bien non : ou bien vous l'avez vue, ou bien vous ne l'avez pas vue : il ne peut pas y avoir de doute sur la question. » Mais on ne pouvait toucher au négatif ou au positif. Il m'a avoué que c'était en effet étrange ; « Mais je vous donne ma parole je n'en sais rien. J'y suis allé, je crois, autour de 95, puis à nouveau, en 99 – c'était la fois où j'ai vu le pasteur ; je n'y suis pas retourné depuis. » Il parlait comme un homme qui avait pénétré un brouillard, et qui ne pouvait pas se prononcer avec certitude sur les formes qu'il y avait vues. »

« Et cela me rappelle d'ailleurs quelque chose. Après ma longue conversation avec Hare – c'est là l'homme qui s'intéressait à Poe – un cousin éloigné et provincial est monté vers Londres pour s'occuper de la succession d'une tante à lui qui avait vécu toute sa vie du côté de Stoke Newton et qui venait de mourir. Il est venu ici un soir pour me voir – on ne s'était pas vus depuis de nombreuses années – et il me disait, sans doute véridiquement, combien le londonien moyen connaissait peu Londres dès qu'on le sortait de ses sentiers battus.

« Prenons un exemple » il m'a dit, « est-ce que tu as déjà été à Stoke Newington ? » Je lui ai avoué que non, que je n'avais jamais eu la moindre raison d'aller là-bas. « Exactement ; et j'imagine que tu n'as jamais même entendu parler de Canon's Park ? » J'avouais à nouveau mon ignorance. Il m'a dit que c'était une chose extraordinaire qu'un lieu aussi beau que celui-là, à moins de cinq ou six miles du centre de Londres, semblât tout à fait inconnu et ignoré par neuf londoniens sur dix. »

---

<sup>10</sup> Canettes « *Nife Polish* » de la marque John Oakey Wellington.

« Je connais jusqu'au dernier pouce de ce quartier » intervint Harliss. « Je suis né là-bas et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de seize ans. Nul endroit de ce genre à Stoke Newington. »

« Mais Harliss, » dit Arnold. « Je ne sais vraiment pas si tu es une autorité en la matière. »

« Pas une autorité sur un lieu que j'ai connu à l'endroit à l'envers pendant seize ans ? En plus j'ai représenté Crosbies plus tard dans ce quartier, peu de temps après mes débuts dans les affaires. »

« Oui bien sûr. Mais... je suppose que tu connais bien le Haymarket, n'est-ce pas ? »

« Bien-sûr, à la fois pour le travail et pour le plaisir. Tout le monde connaît le Haymarket. »

« Très bien. Alors comment se rend-on au marché Saint-James ? »

« Ça n'existe pas le marché Saint-James. »

« On le tient, » dit Arnold avec un triomphe lymphatique. « Du point de vue littéral il a raison : je crois bien qu'il a été démoli à présent. Mais il était là pendant la guerre : un petit espace ouvert avec de vieux bâtiments bas à l'intérieur, à un jet de pierre de l'arrière de la station de Tube<sup>11</sup>. On devait tourner à droite en descendant le Haymarket.

« Tout à fait, » confirma Perrott. « Je m'y suis rendu, une seule fois, pour affaire avec un étrange journal qui se publiait dans un de ces bâtiments bas. Mais je parlais de Canon's Park à Stoke Newington – ».

« Je vous prie de m'excuser » dit Harliss. « Je me souviens à présent. Il y a un endroit à Stoke Newington, ou près de là, qui s'appelle Canon's Park. Mais ce n'est pas du tout un parc ; ça n'a rien à voir avec un parc. C'est juste un nom de constructeur. Ce n'est qu'un amas de rues. Je crois qu'il y a un Canon's Square, et un Parc Crescent, et une Esplanade : il y a de bonnes boutiques dans ce coin. Mais tout cela est assez ordinaire ; rien de particulièrement beau. »

« Mais mon cousin m'a dit que c'était un endroit formidable. Rien à voir avec les parcs londoniens typiques ou même avec ceux qu'il a pu voir à l'étranger. On rentre par un portail, et il dit que c'est comme de se retrouver dans un autre pays. Des arbres tels qu'ils ont dû être apportés de l'autre bout du monde : aucun arbre comme ça en Angleterre, bien qu'il admît en avoir vu un ou deux qui lui rappelaient certains arbres à Kew Gardens ; de profonds vallons avec des rivières coulant depuis des rochers, des pelouses toutes pourpres et dorées de fleurs, et même des lys d'or, qui s'élancent vers le ciel comme des tours, se mêlant au cramoyssi des fleurs que balancent les rameaux. Et ça et là il y avait des pavillons d'été et même des temples, brillants d'ivoire sous le soleil, comme une vue de Chine, il disait. »

Harliss ne manqua point de répondre : « Je vous affirme qu'un tel lieu n'existe pas. » Et il ajouta : « Et puis de toute façon ça m'a l'air un peu trop fleuri. Mais peut-être votre cousin était ce genre d'homme : prêt à s'enthousiasmer pour quelques touffes de pissenlits

---

<sup>11</sup> Nom du métro londonien.

dans un arrière-jardin. Un ami à moi m'a déjà envoyé un télégramme m'exhortant à « venir immédiatement : de la plus haute importance : retrouve-moi à la station Saint-John's Wood. »

Bien sûr je m'y suis rendu, pensant qu'il devait s'agir de quelque chose de très grave ; il voulait simplement me montrer le jardin d'une maison à louer à Grove End Road, qui était un véritable incendie de pissenlits. »

« C'était une très belle vue » dit Arnold avec ferveur.

« Le spectacle en était charmant ; mais pas de quoi envoyer un télégramme. Je pense qu'il est là le secret de toute cette histoire que ton cousin t'a racontée, Perrott. À une époque il y a bien eu un ou deux grands jardins plutôt bien tenus à Stoke Newington ; je suppose qu'il a dû y entrer par erreur et puis qu'il s'est follement enthousiasmé de ce qu'il y a vu. »

« Oui c'est toujours possible » dit Perrott, « mais d'une manière générale ce n'était pas ce genre d'homme-là. Il tenait une ferme expérimentale, pas loin de Wells, il y faisait pousser de nouveaux types de blé, des herbes améliorées. On me l'a déjà décrit comme ennuyeux, bien qu'il m'ait toujours paru plutôt agréable les fois où je l'ai rencontré. »

« Eh bien, je te garantis qu'il n'y a pas d'endroit pareil à Stoke Newington, ou près de Stoke Newington. Je suis bien placé pour le savoir. »

« Et Saint-James Market alors ? » demanda Arnold.

Ensuite ils s'en tinrent à cela. En effet, ils avaient senti depuis un moment qu'ils s'étaient éloignés trop loin de leur monde connu et des sympathiques foyers des auberges du Strand, dans la désolation sauvage du Nord. Pour Harliss bien sûr ces régions avaient déjà été familières, communes et banales : il ne pouvait les revisiter verbalement avec la moindre petite lueur d'émotion. Pour les deux autres elles étaient hostiles et distantes ; c'était comme si quelqu'un discourait sur les expéditions arctiques, ou sur des pays de ténèbres éternelles.

Ils furent tous soulagés de revenir à leur territoire familial : ils virent la pièce de théâtre qui avait cessé d'être jouée depuis trente-cinq ans ou plus, puis ils mangèrent des steaks et prirent de la bière forte, dans le box près du feu, près du feu qui fut ratissé dès que les nouvelles Cours de lois furent ouvertes.

### III

Ainsi la chose sembla à l'époque ; mais quelque chose dans l'histoire de ce parc de banlieue continua de trotter dans la tête d'Arnold et le tracassa, l'envoya enfin dans le nord lointain de l'histoire. Car, comme il méditait cette vague attraction, il tomba par hasard sur un livre brun abîmé de ses étagères désordonnées, un livre qu'il avait obtenu dans une échoppe sur Farringdon Street, là où l'on avait trouvé *Siècles de Méditation* de Traherne. Jusqu'ici Arnold l'avait à peine regardé. Il s'intitulait *Une Marche dans Londres : Méditation dans les rues de la Métropole*. L'auteur était le révérend père Thomas Hampole et le livre était daté de 1853. Pour l'essentiel cela consistait en des réflexions morales et plutôt obvie, telles qu'on pouvait l'attendre d'un homme d'église affable et pieux de ce temps. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le plaisir de la réflexion morale qui s'est épanoui dans le siècle d'Addison, de Pope et de Johnson, qui a fait du *Rambler* un livre populaire et fit des fortunes aux éditeurs de sermons, avait gardé une vigueur non négligeable. Les gens aimaient être prévenus des

conséquences de leurs actions, recevoir des leçons de ponctualité, apprendre l'importance des petites choses, écouter des sermons donnés par des roches et se laisser enseigner qu'il y avait des réflexions lugubres à tirer de presque tout. Alors donc, le révérend père Thomas Hampole rôdait par les rues londoniennes avec un regard moral et monitoire dans l'œil : vit Regent Street dans sa première splendeur et pensa aux ruines de la glorieuse Rome, prêcha le texte de solitude dans une multitude en contemplant ce qu'il appelait les myriades fourmillantes, et permit à une maison abandonnée, à moitié ruinée à Chancery de lui suggérer des pensées sur les heureuses soirées de Noël dont on s'était un jour délecté derrière les murs croulants et les fenêtres brisées.

Mais çà et là M. Hampole devenait moins obvie et peut-être même réellement bénéfique. Par exemple, il y avait ce passage – il a, je crois, déjà été cité par un auteur moderne – qui semble encore assez curieux.

Avez-vous jamais été assez chanceux, cher lecteur (demandait M. Hampole) pour vous éveiller à l'aube d'un jour d'été, avant que les radieux rayons du soleil aient fait plus qu'effleurer de leur lumière les dômes et les flèches de la grande ville ? ... Si tel a déjà été votre sort, n'avez-vous pas remarqué que des pouvoirs magiques ont apparemment été à l'œuvre ? La scène habituelle a perdu son apparence familière. Les maisons devant lesquelles vous êtes passé quotidiennement, peut-être plusieurs années, comme vous vaquiez à vos affaires ou à vos plaisirs, il vous semble désormais que vous les voyez pour la première fois. Elles ont vécu une mystérieuse transformation, en une chose riche et étrange. Bien qu'elles n'aient pas été dessinées avec un effort artistique ou architectural extraordinaire ... eh bien vous êtes prêt à admettre qu'elles se tiennent à présent en toute gloire, qu'elles brillent comme des étoiles diaprées d'une lumière sereine. Elles sont devenues des habitats magiques, des foyers célestes, plus désirables à l'œil que le légendaire dôme aux plaisirs du potentat oriental<sup>12</sup>, ou la salle ornée de pierres précieuses créée par le génie pour Aladdin dans les *Mille et Une Nuits*.

Beaucoup de choses dans cette veine ; et alors, quand on s'attendait à l'évidente mise en garde contre les apparences trompeuses, à la fois fugaces et illusoires, venait un bien étrange passage. Certains ont affirmé qu'il dépendait de nous de contempler continuellement un monde d'égale beauté et même d'une beauté et d'un merveilleux supérieurs. Il est dit par ces gens que les expériences des alchimistes du Moyen Âge sont en fait liées non pas à la transmutation des métaux, mais à la transmutation de l'univers entier.... Cette méthode ou cet art ou cette science, peu importe ce qu'on décide de l'appeler (en supposant qu'elle existe ou qu'elle ait existé), est simplement soucieuse de restaurer les délices du paradis premier ; de permettre aux hommes, s'ils le veulent, d'habiter un monde de joie et de splendeur. Il est peut-être possible qu'une telle expérience puisse être menée, et que certains l'aient déjà réalisée.

Le lecteur était alors renvoyé à une note – l'une de plusieurs – à la fin du volume et Arnold, qui était très intéressé par cette voie inattendue chez le révérend père Thomas, s'y attarda. Voici ce qu'elle donnait à lire : Je suis conscient que ces spéculations pourront sembler au lecteur à la fois singulières et (pourrais-je ajouter) chimériques ; en effet, j'ai pu être un peu irréflecti et malavisé en les confiant à la page imprimée. Si j'ai mal fait, j'espère être pardonné ; je suis loin de conseiller à quiconque pourrait lire ces lignes de s'engager dans

---

<sup>12</sup> Coleridge, *Kubla Kahn*.

les expériences difficiles et pleines de doute que l'on pressent ici. Cependant nous sommes incités à être des chercheurs de vérité : *veritas contra mundum*.

Je suis raffermi dans ma croyance qu'il y a quelque fondement aux théories étranges auxquelles j'ai fait allusion, par une expérience qu'il m'incomba de vivre dans les jours premiers de mon ministère. Peu après la conclusion de ma première vicairie, et après avoir reçu l'ordination, j'ai passé quelque temps à Londres, vivant chez des parents à Kensington. Un ami d'université qu'on appellera le révérend Mr S\*, était, je le savais, curé dans une banlieue au nord de Londres, S.N. Je lui écrivis, et par la suite allai lui rendre visite chez lui dans ses quartiers à son invitation. Je trouvai S\* dans un état de relatif désarroi. Il était menacé, semblait-il, par une affection aux poumons et son conseil médical insistait pour lui faire quitter Londres et passer les quatre mois de l'hiver dans le climat plus clément du Devonshire. À moins que la chose ne se fasse, les conséquences pour la santé de mon ami pouvaient selon l'avis du médecin être d'un genre très sérieux. S\* se sentait très prompt à suivre ce conseil, et, en effet, pressé de le faire ; mais d'un autre côté il n'avait aucune envie de renoncer à sa cure, dans laquelle il était à la fois heureux et, croyait-il, utile. Entendant ceci, je proposai immédiatement mes services, lui disant que si son pasteur l'approuvait je devrais me trouver tout à fait honoré d'endosser ses devoirs à lui jusqu'à mars suivant ; ou même jusqu'à plus tard si les médecins jugeaient nécessaire un séjour prolongé dans le sud. S\* fut ravi. Il m'emmena immédiatement voir le pasteur ; les enquêtes préalables furent menées, et je débutai dans mon service temporaire quinze jours plus tard.

Ce fut durant ce bref ministère dans les environs de Londres que je fis la connaissance d'une personne très singulière que je nommerai ici Glanville. Il fréquentait régulièrement nos offices, et, en servant cette paroisse, je suis allé vers lui et lui ai exprimé ma satisfaction devant son évident attachement pour la liturgie de l'Église d'Angleterre. Il me répondit avec la politesse qui convenait et il m'offrit de m'asseoir, de profiter avec lui des plaisirs du thé ; nous trouvâmes bientôt la discussion engagée. Je découvris assez tôt dans nos relations qu'il avait une connaissance poussée des rêveries du théosophe allemand Behmen et des travaux ultérieurs de son disciple anglais William Law ; il était évident de mon côté qu'il posait un regard ardent sur ces labyrinthes de théologie mystique. C'était un homme d'âge mûr au teint sombre et aux habitudes frugales ; son visage s'illuminait d'une manière très impressionnante quand il évoquait ces spéculations qui, semblait-il, habitaient ses pensées depuis de nombreuses années. Tout en étant fondées sur les doctrines (si tel est le mot qui leur convient) de Law et de Behmen, ces théories me paraissaient d'une nature fantastique à l'extrême, je dirais même fabuleuse, mais je confesse que je les écoutais avec un intérêt considérable, tout en soulignant qu'en tant que prêtre de l'Église d'Angleterre ma libre caution était loin d'être acquise aux idées qui étaient étalées devant moi. Elles n'étaient pas manifestement et définitivement opposées aux croyances orthodoxes mais elles étaient assurément étranges et en cela elles devaient être reçues avec une prudence salutaire. Comme un exemple des idées qui avaient racines dans cet esprit ingénieux et, dois-je dire, pieux, je puis faire mention que M. Glanville méditait beaucoup une conséquence plus souvent négligée de la chute de l'Homme. « Quand l'homme s'est laissé prendre » disait-il, « à la mystérieuse tentation intimée par la langue imagée de la parole divine, l'univers, naguère fluide ainsi qu'asservi à son esprit, devint solide et s'effondra devant lui et le submergea dessous son poids et sa masse. » J'ai demandé à ce qu'il m'éclaire davantage sur cette étonnante croyance ; j'ai découvert que, selon son opinion, ce que l'on considère comme de la simple matière aujourd'hui, a été primitivement, pour se servir de sa singulière phraséologie, le Chaos Édénique, une substance molle et ductile qui pouvait se mouler d'après la forme que l'imagination d'un homme pas encore perverti choisissait de lui imposer. « Aussi étrange que

ça puisse paraître » ajouta-t-il, « les folles inventions des *Mille et Une Nuits* nous donne une certaine notion des pouvoirs de l'*homo protoplastus*. La cité prospère devient un lac, le tapis nous transporte en un seul instant, ou plutôt sans un seul instant, d'un bout à l'autre de la terre, un palais s'élève du néant à la seule prononciation d'un mot. On appelle cela de la magie tout en riant de la possibilité d'un tel accomplissement ; mais cette magie de l'Orient n'est que remembrance confuse et fragmentaire des opérations qui furent la première nature de l'homme et celle du *fiat* qui lui était alors confié. »

J'écoutai ceci et d'autres exposés similaires des croyances extraordinaires de M. Glanville avec un certain intérêt, comme je l'ai déjà mentionné. Je ne pouvais m'empêcher de penser que de telles opinions étaient à bien des égards en meilleur accord avec la doctrine que j'avais entreprise d'expliquer qu'une grande partie des enseignements des philosophes contemporains, qui semblaient louer le rationalisme au détriment de la raison, telle que cette faculté divine fut présentée par Coleridge. Cependant, quand j'acquiesçais, j'étais très clair avec M. Glanville sur le fait que mon approbation était tempérée par ma ferme adhérence aux principes dont j'avais fait solennelle profession lors de mon ordination.

Les mois passèrent à remplir mes obligations de pasteur dans la tranquillité. Au début du mois de mars je reçus une lettre de mon ami S\* qui m'informait que l'air de Torquay s'était avéré grandement bénéfique et que son conseil médical lui assurait qu'il n'y avait plus d'hésitation à avoir sur un retour à ses obligations à Londres. Par conséquent S\* proposait de venir immédiatement, et, après de chaleureux remerciements pour ce qu'il appelait ma bonté extrême, il m'annonçait son désir de prononcer sa part de la messe le dimanche suivant. Comme il se doit, je rendis une visite finale à chacun des paroissiens avec lesquels je m'étais plus étroitement associé, gardant ma visite à Glanville pour le dernier jour de ma résidence à S.N. Il fut, je crois, désolé d'apprendre mon départ prochain, et me confia qu'il se souviendrait toujours avec beaucoup de plaisir de nos échanges.

« Moi aussi je quitte S.N. » ajouta-t-il. « Au début de la semaine prochaine j'embarque pour l'Orient où mon séjour pourrait se prolonger longtemps. »

Après l'expression mutuelle d'un regret cordial, je me levai de ma chaise et j'étais sur le point de faire mes adieux quand je remarquai qu'il me contemplait d'un regard fixe et singulier.

« Un instant » me dit-il, me montrant la fenêtre, près de laquelle je me tenais. « Je veux vous montrer la vue. Je ne crois pas que vous l'ayez déjà regardée. »

La suggestion me parut, pour le moins, curieuse. La rue où Glanville résidait m'était bien sûr familière, comme la plupart des rues de S.N. ; de son côté, il devait bien savoir qu'aucune possibilité ouverte par le cadre de sa fenêtre ne pouvait me montrer quoi que ce soit que je n'eusse pas déjà vu une myriade de fois durant mon séjour de quatre mois à la paroisse. En plus de cela, les rues de nos banlieues londoniennes n'offrent pas souvent un spectacle bien excitant pour l'amateur de paysages ou de peintures. J'hésitais, sachant difficilement si je devais faire suite à sa demande ou bien la traiter comme une plaisanterie, puis je me rendis compte que sa fenêtre de premier étage était peut-être d'une hauteur suffisante pour permettre une vue de la cathédrale Saint Paul ; d'un pas, je me tins à ses côtés et j'attendis qu'il me montrât la scène qu'il désirait me faire voir.

Ses traits avaient encore l'étrange expression dont j'ai fait mention plus haut.

« Maintenant » dit-il, « regardez et dites-moi ce que vous voyez. »

Encore confus, je regardai par la fenêtre, et vis exactement ce que je m'apprêtais à voir : une suite de pavillons soigneusement dessinés, séparés de la route par un parterre ou un parc miniature, orné d'arbres et de buissons. Une route qui passait à la droite des résidences donnait à voir une perspective de rues et de ruelles de construction plus récente et d'une relative élégance. Je ne comprenais toujours pas ce qui devait susciter dans ce spectacle familier une attention particulière ; d'une manière plus ou moins badine c'est ce que j'exprimai à Glanville.

En manière de réponse, il me toucha légèrement l'épaule du bout de ses doigts et me dit : « Regardez à nouveau. »

Je le fis. Un instant mon cœur fut sans un battement, et le souffle me manqua. Devant moi, à la place des structures familiales, se révélait un panorama dont la beauté stupéfiante était d'un autre monde. En des vallons bordés d'arbres suspendus s'ouvraient des fleurs telles que seuls des rêves en montreraient ; des pourpres si profonds qui pourtant semblaient luire comme des bijoux, d'un feu secret mais constant, des roses dont les tons surpassaient en brillance toutes celles de nos jardins, de grands lys animés de lumière et des floraisons comme de l'or battu. Je vis des promenades ombragées qui suivaient des vallées vertes de thym ; çà et là, l'altièrre éminence herbée et le puits bouillonnant des profondeurs étaient couronnés d'une architecture à la beauté fantasque et inaccoutumée qui semblait sortie tout droit d'un conte de fée. Je pourrais même dire que mon âme me fut ravie par le spectacle étendu devant moi. J'étais saisi par un degré d'extase et de délice tel que je n'en avais jamais vécu. Un sentiment de béatitude imprégnait tout mon être ; mon ravissement ne pouvait s'exprimer par des mots. Je laissais échapper un cri inarticulé de joie et d'émerveillement. Puis, envoûté par une immédiate révulsion d'horreur que je ne puis toujours pas m'expliquer, je me retournai et me jetai hors de la chambre, hors de l'immeuble, sans le moindre commentaire et sans le moindre adieu pour l'homme hors du commun qui avait fait – Dieu sait quoi.

En plein désarroi et en proie à une grande confusion d'esprit, je trouvai mon chemin jusqu'à la rue. Sans surprise, aucune trace ne subsistait de la fantasmagorie qui m'avait été montrée. La rue familière avait retrouvé son aspect habituel, la rangée de maison se tenait telle que je l'avais toujours vue, et les bâtiments neufs au-delà, où j'avais vu, oh quels extatiques vallons, quelles floraisons de gloire divine, se tenaient comme autrefois dans leur soigneux arrangement, leur ordre sans ostentation. Où j'avais vu des vallées bordées de verdure, ondulant doucement dans les brises chaudes de l'été et l'éclat du soleil, il n'y avait plus que des ramures chauves et noires, montrant rarement le moindre bourgeon. Comme je l'ai dit plus haut, la saison était au début de mars, et un givre noir qui s'était installé dix ou quinze jours auparavant enserrait encore la terre et la flore.

Je m'éloignais à grands pas vers mes quartiers, qui étaient quelque peu éloignés du séjour de Glanville. Je me réjouissais sincèrement d'avoir à quitter le quartier le jour suivant. Je puis dire que je ne suis à ce jour encore jamais retourné à S.N.

Quelques jours plus tard, je rencontrai mon ami M. S\*, et sous couvert de l'interroger sur les affaires de la paroisse où il disait encore la messe, je lui demandais des nouvelles de Glanville, que j'avais, lui dis-je, déjà rencontré ; il semblait qu'il eût réalisé son souhait de

quitter le quartier quelques jours après mon propre départ. Il n'avait fait part à aucun autre paroissien de ses projets ou de sa destination.

« Je le connaissais pour ainsi dire fort peu » dit S\*, « et je ne pense pas qu'il ait fait beaucoup d'amis autour d'ici, bien qu'il ait résidé à S.N. plus de cinq ans. »

Cela fait déjà quinze ans qu'il m'a été donné de vivre cette étrange expérience ; durant cette période je n'ai eu aucune nouvelle de Glanville. S'il est en vie quelque part dans l'orient lointain, ou s'il est mort, je l'ignore complètement.

#### IV

Arnold avait la réputation d'être un homme oisif et diffus ; comme il le disait lui-même, il savait à peine à quoi ressemblait l'intérieur d'un cabinet de travail. Mais il était laborieux dans son oisiveté, et toujours prêt à endosser n'importe quel effort pour quelque chose qui l'intéressait. Et il était très intéressé par cette histoire de Canon's Park. Il était convaincu qu'un lien existait entre l'étrange histoire de Mr Hampole – « plus qu'étrange » méditait-il – et l'expérience du cousin de Perrott, le laborantin agricole des provinces de l'ouest. Il se fit un chemin jusqu'à Stoke Newington, et s'y promena de long en large, posant autour de lui un œil plein de questions. Il trouva facilement Canon's Park ou ce qu'il en restait. Ce qu'il découvrit était assez concordant avec ce qu'en avait dit Harliss : un quartier conçu dans les années trente ou vingt du siècle dernier pour des gens des villes aux revenus aisés ou bien tout juste tolérables.

Quelques-unes de ces maisons demeuraient, et une rangée attirante d'échoppes à l'ancienne avait survécu. À un certain endroit on voyait une maison de style fin géorgien ou début victorien, avec son porche à treillis et sa couleur vert bleu passée, son balcon de fer à motifs, non déplaisant, son petit jardin de devant et son jardin arrière muré ; une petite remise, une petite étable. Dans une autre, quelque chose de plus exubérant et sur une échelle plus grande : d'ambitieux pilastres et des stucs, de larges pelouses et des allées étendues, des buissons comme des tours et de la verrerie dans les environs à l'arrière. Mais sur ce territoire le modernisme avait mené son assaut. Les grandes maisons qui restaient avaient été transformées en maisonnettes, les plus petites étaient dépenaillées et n'étaient plus aimées ; et partout où vous alliez vous aviez des blocs d'appartements en méchante brique rouge, comme si Mrs Trodgers avait soufflé à M. Pecksniff<sup>13</sup> son idée d'une geôle dernier cri et qu'il avait donné vie à son concept. En face de Canon's Park et occupant le site probable de la maison de Glanville se trouvait un lycée d'enseignement technique ; à côté de lui une école d'économie. Les deux établissements étaient à glacer le sang : dans leur fonction et dans leur architecture. Elles avaient l'air d'un mauvais rêve de M. H. G. Wells devenu réalité.

Nulle part ici, soit dans le modérément ancien soit dans le grossièrement moderne, Arnold ne voyait quoi que ce soit qui le rapprochât de son but. À l'époque où M. Hampole écrivait, Canon's Park avait pu être d'une atmosphère décente ; à présent le lieu devenait presque horripilant. Mais à son plus beau il n'y aurait pas pu avoir dans son aspect de quoi susciter la vision merveilleuse que l'homme d'église pensait avoir vu depuis la fenêtre de Glanville. Et puis de tels jardins de banlieue si minutieusement entretenus qu'ils soient n'auraient pas pu expliquer les rhapsodies de l'agronome. Arnold se récita les mots sacrés de la formule explicative universelle : télépathie, hallucination, hypnose ; mais il ne se sentit pas

---

<sup>13</sup> Personnages de Charles Dickens dans son roman *Martin Chuzzlewit*.

mieux pour autant. L'hypnose par exemple : c'était ce qu'on employait d'habitude pour expliquer le tour de la corde indienne. Un tel tour n'existait pas et de toute façon l'hypnose ne pouvait pas expliquer cela ni aucun autre objet d'émerveillement vu par plusieurs personnes à la fois, étant donné que l'hypnose ne s'appliquait qu'à des individus et ce en conscience, avec leur consentement et leur pleine attention. La télépathie aurait pu avoir lieu entre Glanville et Hampole ; mais comment le cousin de Perrott eût-il reçu l'impression non seulement de voir un paradis à la *Kubla Khan*, ou comme celui du vieil homme sur la montagne<sup>14</sup>, mais de le traverser qui plus est ? La SPR<sup>15</sup> avait, pourrait-on dire, découvert la télépathie et avait voué une part non négligeable de son labeur à l'étudier minutieusement et consciencieusement ; mais, à ce qu'il en savait, aucun cas n'avait été observé qui donnât l'exemple d'une telle élaboration que cette histoire de Canon's Park. Et puis d'après son souvenir les apparitions attribuées à la télépathie étaient toutes personnelles ; des visions de personnes, pas de lieux : il n'y avait pas de paysages télépathiques. Quant à l'hallucination, ça ne nous amenait pas bien loin. Cela énonçait peut-être un fait mais ça n'expliquait rien. Arnold avait déjà eu des problèmes de foie : il était descendu un matin et avait été perplexe à la vue d'une multitude de taches noires dansant dans l'air. Sans sentir l'odeur nauséabonde d'une cheminée enfumée, il n'eut aucun doute que les taches noires étaient de la suie flottante. Il s'était passé un moment avant qu'il se rende compte qu'il n'y avait, objectivement, aucune tache noire, qu'elles étaient des illusions d'optique et qu'il avait été halluciné. Et il n'y avait aucun doute sur le fait que le curé et le fermier avaient tous deux été hallucinés : mais la cause, le pouvoir qui en était le motif restaient à trouver. Dickens a raconté comment un matin il s'était réveillé et qu'il avait vu son père assis à son chevet, se demandant ce qu'il faisait là. Il avait parlé au vieil homme sans recevoir de réponse, étendu sa main pour le toucher sans qu'il y ait quoi que ce soit à toucher. Dickens avait été halluciné ; mais comme son père se portait très bien à l'époque et sans le moindre souci, le mystère demeura insoluble. On devait simplement l'accepter ; cela n'avait pas d'explication logique. Le problème devait être mis de côté.

Mais Arnold n'aimait pas abandonner les problèmes. Il foula le pavé de Stoke Newington, plongea dans des pubs d'aspect prometteur, espérant croiser un vieillard loquace qui se souviendrait des histoires de son père. Il en trouva quelques-uns, car si Londres avait toujours été un lieu de tribus sans repos et migratoires et de populations mobiles, aujourd'hui plus que jamais, il n'en demeurait pas moins, en bien des lieux, et surtout dans les banlieues nord éloignées, un vieil élément de fixité qui pouvait remonter en souvenir parfois cent, parfois même cent cinquante ans dans le passé.

Ainsi, dans une vénérable taverne – car c'eût été injurieux et trompeur de l'appeler un pub – à la lisière de Canon's Park il trouva un groupe de vieillards qui s'assemblait tous les soirs une heure ou deux dans un petit salon certes miteux mais douillet. Ils buvaient peu et lentement puis rentraient tôt chez eux. Ils étaient de petits commerçants du quartier, parlaient de leurs affaires et des changements qu'ils voyaient, la malédiction de multiples boutiques, leurs piteuses marchandises et la baisse des prix et des profits. Arnold s'insinua dans la conversation petit à petit, après une ou deux visites – « Eh bien monsieur je vous suis redevable et je ne déclinerais pas » – et il leur dit qu'il pensait à s'installer dans le quartier car celui-ci lui paraissait paisible. « Avec cela bien bonne chance. Paisible ; oui ça l'a été autrefois ; mais à présent plus grand-chose de ce genre à Stoke Newington. Tout est fierté,

---

<sup>14</sup> D'après une légende fameuse rapportée par Marco Polo, un certain Cheik célèbre vivant dans une montagne prenait plaisir à transformer des hommes en assassins désespérés en leur faisant d'abord don des plaisirs de son jardin paradisiaque puis en les leur ôtant soudainement, ce qui rappellera sans doute à certains un passage célèbre d'*À Rebours* de Huysmans.

<sup>15</sup> *Society for Psychological Research*.

forfanterie et remue-ménage ici aujourd'hui ; et les gens qui avaient l'argent et qui le dépensaient, ils sont tous partis il y a bien longtemps. »

« Il y avait des gens fortunés par ici ? » demanda Arnold, marchant à pas de loup, à petites avancées.

« Il y en avait je vous l'assure. Des hommes de bon sens – des hommes chaleureux, disait d'eux mon père. Il y avait M. Tredegar, à la tête de la banque Tredegar. Elle a fusionné avec City & National il y a bien des années : plus près de cinquante que de quarante, je crois bien. C'était un Monsieur très bien, il faisait pousser de très beaux ananas. Je me souviens qu'il nous en avait envoyé un quand ma femme était tombée malade un été. Des ananas comme cela ça ne s'achète plus aujourd'hui. »

« Là-dessus vous avez tout à fait raison M. Reynolds. Je dois remplir mes stocks de ce qu'ils appellent des ananas, mais je n'y toucherais pas moi-même. Aucun parfum, aucun goût. Durs et raides ; ce serait comme de comparer la pomme sauvage et la reinette de Cox. »

Cette déclaration s'attira l'approbation générale ; Arnold trouva que c'était du travail bien lent.

Même en arrivant jusque-là il n'avait pas gagné tant que ça.

Il affirma qu'il avait entendu autour de lui que Canon's Park était un coin très calme.

« Ce n'est pas entièrement faux » dit le vieillard qui avait accepté la demi-pinte. « Il n'y a pas beaucoup de circulation par ici, c'est vrai : pas de tramways, pas de bus ou de cars. Mais ils sont en train de tout démolir ; ils construisent du neuf, des immeubles d'appartements. Bien sûr c'est peut-être justement dans votre goût. Il n'y a aucun doute que ces appartements sont très populaires chez beaucoup de gens ; à ce qu'on dit c'est très économique. Moi personnellement j'ai toujours préféré avoir une maison à moi. »

« Je vais vous le dire en quoi c'est économique un appartement » dit le maraîcher avec un gloussement d'anticipation. « Si vous aimez la radio, la licence et le prix vous seront épargnés. Vous l'entendrez de l'étage du dessous, depuis l'étage du dessus, et vous en entendrez encore deux autres quand ils ouvrent les fenêtres en été. »

« C'est bien vrai M. Batts, c'est bien vrai. Mais tout de même je dois dire, j'ai moi-même un faible pour la radio. J'aime écouter un petit air gai, vous savez, en prenant le thé. »

« Vous n'allez pas me dire M. Potter que vous aimez cet horrible jazz, comme ils l'appellent ? »

« Eh bien M. Dickson, je dois vous avouer que ... » et caetera. Il devint clair qu'il y avait même ici des modernistes : Arnold pensait même avoir entendu éruclé le terme « Hot Blues ». Il obligea son hôte d'une autre demi-pinte – « C'est généreux de votre part ; cette fois-ci une bière douce, si ça ne vous gêne en rien » – et, celui-ci s'avérant être M. Reynolds, le pharmacien, il fit une nouvelle tentative.

« Donc vous ne recommanderiez pas Canon's Park comme un lieu de résidence envisageable. »

« Eh bien non, Monsieur ; pas à quelqu'un qui cherche le calme. On ne peut pas avoir de calme quand un lieu subit des démolitions constantes et assourdissantes, comme qui dirait. Mais certainement ça a été plutôt calme, par le passé. Pas vrai M. Batts ? » – interrompant la discussion musicale – « Canon's Park c'était plutôt calme dans nos jeunes années, n'est-ce pas ? Ça lui aurait convenu à ce Monsieur à l'époque, sans doute. »

« Peut-être bien » dit M. Batts. « Peut-être bien, et peut-être pas. Il y a calme et calme. »

Un petit moment de vide toucha le petit groupe d'hommes vieux. Ils semblaient ruminer, boire leur bière à plus petite gorgées.

« Il y avait toujours quelque chose à propos de cet endroit qui, à tout prendre, me déplaisait » dit enfin l'un d'eux. « Mais je suis certain de ne pas savoir quoi. »

« Est-ce qu'il n'y a pas eu une histoire de meurtre, là-bas, il y a très longtemps ? Ou bien était-ce un suicidé qui avait été enterré au carrefour près du Green avec un pieu dans le cœur ? »

« Je n'ai jamais entendu cette histoire mais j'ai entendu mon père raconter qu'il y avait eu du scandale par ici autrefois »

« Je crois que vous manquez tous votre cible, messieurs, si vous me permettez » – cela venait d'un vieillard dans un coin qui jusqu'ici avait encore dit très peu. « Je ne dirais pas que Canon's Park avait mauvaise réputation, loin de là. Mais il y avait certainement quelque chose à son sujet que les gens n'aimaient pas ; ils s'en défiaient, on pourrait dire. Moi je crois que c'était surtout à cause de l'asile de fous qui était encore là-bas il y a quelque temps. »

« Il y avait un asile de fou là-bas ? » s'enquit l'ami d'Arnold. « Eh bien je crois que j'ai déjà entendu quelque chose dans ce goût-là, dans mes très jeunes années. Je sais que moi et mes frères rechignions toujours à traverser Canon's Park après la tombée de la nuit. Mon père me faisait faire des commissions par là-bas de temps en temps, et je me débrouillais toujours pour qu'un autre garçon m'accompagne. Mais je ne me souviens pas d'avoir eu peur des fous non plus. En fait je ne sais pas du tout de quoi on avait peur, à y réfléchir. »

« Eh bien, M. Reynolds, ça remonte à longtemps ; mais je crois bien que cette froideur de la population pour Canon's Park a commencé avec l'asile. Vous savez où il était ? »

« Non, je ne crois pas. »

« C'était dans cette grande maison en plein milieu du Park, celle qui était vide depuis des années et des années – quarante ans même et qui tombait en ruine. »

« Vous voulez dire l'endroit qui a été remplacé par les Empress Mansions ? Oui bien sûr. Ils l'ont fait démolir il y a déjà plus de vingt ans, et puis le terrain est resté vide pendant la guerre et longtemps après. C'était sinistre comme endroit ; je m'en souviens bien : le lierre qui poussait sur les cheminées, les fenêtres brisées, et le panneau « à louer » couvert de plantes grimpantes. Et en son temps c'était un asile ? »

« Cette maison même Monsieur. Himalaya House qu'elle s'appelait. Ça a d'abord été l'annexe d'une vieille ferme, construite par un homme riche en provenance des Indes. À sa mort, comme il n'avait pas d'enfants, des parents à lui ont vendu la propriété à un médecin. C'est lui qui l'a transformé en asile de fous. Et comme je le disais, je crois que les gens n'en aimaient pas franchement l'idée. Vous savez ces endroits-là on ne s'en occupait pas très bien, pas comme ils disent qu'on le fait aujourd'hui ; des histoires très laides ont circulé ; je ne suis pas sûr que le médecin ne se soit pas fait intenter un procès par un homme, de bonne famille je crois, qui avait été enfermé à Himalaya House par sa famille plusieurs années, quelqu'un d'aussi sensé que vous et moi tout du long vous voyez. Et puis il y a eu ce jeune homme qui s'en est évadé ; ça aussi c'était une étrange affaire. Sauf que lui était bien assez fou pour faire toutes sortes d'horreurs. »

« Quelqu'un s'est évadé, hein ? » s'enquit Arnold, désireux de rompre le silence.

« Oui en effet. Je ne sais pas comment il s'y est pris, parce qu'à ce qu'on raconte ils étaient traités très sévèrement, mais il a trouvé un moyen de s'évader d'une manière ou d'une autre, à l'escalade ou bien en se faufilant, un soir à l'heure du thé ; il a remonté la rue et il a pris résidence dans cette rangée de maisons en brique rouge qu'on voyait là où est à présent le Lycée d'enseignement technique. Je me souviens bien d'avoir entendu Mrs Wilson qui tenait ces chambres-là – elle a vécu très vieille – raconter à ma mère qu'elle n'avait jamais vu un jeune homme plus courtois ou de meilleur aspect que ce monsieur Vallance – c'est ainsi je crois qu'il se faisait appeler : bien sûr ce n'était pas son vrai nom. Il lui a raconté une histoire tout ce qu'il y a de plus convenable, comme quoi il venait de Norwich, et qu'on devait être très calme car il faisait ses études. Il avait son sac de voyage avec lui, il lui a dit que les bagages plus lourds arriveraient plus tard, il a payé une avance de quinze jours, tout à fait réglo. Bien sûr les hommes du médecin étaient à sa recherche et ils posaient des questions à tout le monde, mais Mrs Wilson ne s'est jamais imaginé que ce jeune locataire tranquille était le fou que tout le monde cherchait. En tout cas pas avant un moment.

Arnold profita de la pause rhétorique du récit. Il se pencha vers le propriétaire qui pour sa part était penché sur son bar à écouter lui aussi comme les autres. Des commandes furent sollicitées dans le cercle, et chacun opta pour une petite goutte de gin, trouvant le « doux » ou même « l'amer » inapproprié au dénouement d'une telle histoire. Alors, avec des airs courtois, ils trinquèrent à la santé « de notre ami assis à côté de notre ami M. Reynolds. »

Et l'un d'eux finit par dire : « Donc elle a fini par découvrir le pot aux roses ? »

« Je crois » poursuivit le narrateur, « que ça a pris une semaine pour que Mrs Wilson se rende compte que quelque chose n'allait pas. Ça s'est passé quand elle est venue débarrasser son thé un soir, il s'est soudainement levé et il a déclaré : « Ce que j'aime dans vos appartement, Mrs Wilson, c'est la vue merveilleuse qu'on voit aux fenêtres. »

C'était déjà bien assez pour la surprendre. On le sait tous, ici, ce qu'on voyait depuis les fenêtres de Rodman's Row : Fothergrill Terrace, Chatham Street et Canon's Park : sans doute de jolies propriétés, toutes, mais rien à raconter dans une lettre à maman, comme on dit chez les jeunes. Donc Mrs Wilson ne savait pas vraiment comment le prendre, elle pensa que c'était peut-être une blague. Elle a posé le plateau à thé et elle a regardé le locataire droit dans les yeux.

« Qu'y a-t-il donc que vous y admiriez en particulier, sans indiscretion ? »

« Qu'est-ce que j'y admire ? » dit-il. « Tout. » Et c'est à ce moment-là, semble-t-il, qu'il s'est mis à lui raconter le plus délirant n'importe quoi sur des fleurs d'or, d'argent et de pourpre, sur un puits bouillonnant et sur la voie qui allait sous les arbres jusqu'à la forêt et la maison de fée sur la colline ; et je ne sais quoi d'autre. Elle a pris peur, a saisi son plateau et est sortie de la chambre aussi vite qu'elle a pu ; ce qui ne m'étonne pas du tout. Et la nuit tombée, en montant chez elle pour se coucher, elle est passée devant la chambre du locataire ; elle l'a entendu parler à voix haute et s'est arrêtée pour l'écouter. Personnellement je ne la blâme pas d'avoir écouté. Elle voulait simplement savoir qui ou qu'est-ce qu'elle avait dans son établissement. D'abord elle ne pouvait pas distinguer de mots dans ce qu'il disait. Il monologuait dans ce qui ressemblait à une langue étrangère ; alors il a crié dans un anglais très clair comme s'il s'adressait à une jeune femme, employant des expressions très affectueuses.

« C'en était trop pour Mrs Wilson, elle est partie se coucher avec une anxiété terrible et n'en a pas dormi de la nuit. Le matin suivant, le jeune homme semblait plutôt calme, mais Mrs Wilson savait qu'il ne fallait pas s'y fier et juste après le petit-déjeuner elle est allée voir les voisins pour leur poser quelques questions. Alors, bien sûr, l'identité probable de son locataire s'est faite évidente et elle a fait prévenir Himalaya House. Les hommes du docteur sont venus chercher le jeune homme et l'ont ramené. Et mon Dieu Messieurs ; il est déjà près de dix heures. »

Le cercle se dispersa dans une rumeur cordiale. Le vieux Monsieur qui avait raconté l'histoire de l'évasion du fou avait remarqué, semblait-il, l'attention très aiguë qu'avait prêtée Arnold au récit. Il était visiblement flatté. Il serra la main d'Arnold avec chaleur et lui dit : « Donc vous voyez, Monsieur, les raisons pour lesquelles je maintiens que c'est l'asile qui a donné à Canon's Park mauvaise réputation dans le coin. »

Et Arnold ressassant de nombreuses choses dans son cerveau, entama son retour à Londres. Bien des détails lui semblaient obscurs, mais il se demandait si le locataire de Mrs Wilson avait été fou à un quelconque degré que ce soit ; plus fou que M. Hampole, ou l'agronome de Somerset, ou Charles Dickens, quand il a vu la forme de son père à son chevet.

## V

Arnold raconta le récit de ses recherches et de sa perplexité à la rencontre suivante des trois vieux amis dans la cour tranquille qui menait vers l'auberge. La scène s'était transformée en nuit de juin, les arbres de l'auberge bruissant sous une brise fraîche qui diffusait la vague odeur de prés de fauche distants jusqu'au cœur de Londres. La liqueur dans le bol brun sentait les vignobles gascons, les herbiers et de la glace y avait été clairesemée ; cependant pas depuis très longtemps.

La phrase d'Harliss tout du long fut : « Je connais le quartier par cœur et je t'avais dit que ça n'existait pas ! »

Perrott était critique. Il concédait que l'histoire était remarquable : « Vous avez trois témoins » rappela Arnold.

« Certes » dit Perrott, « mais as-tu suffisamment considéré les étonnants développements de la loi des coïncidences ? Il y a un cas, assez banal tu me diras, mais qui a

fait une très grande impression sur moi. Quarante ans plus tôt un homme avait acheté une montre à Singapour – ou bien peut être Hong Kong. La montre a commencé à mal fonctionner et il l’a amenée à une boutique de Holborn pour la faire réparer. L’homme qui lui a pris la montre au comptoir était l’homme qui la lui avait vendue en Orient toutes ces années auparavant. On ne peut jamais tout à fait éliminer la coïncidence et la balayer d’un revers de la main comme une solution impossible. Ses possibilités sont infinies. »

Et Arnold raconta le dernier chapitre décousu et imparfait de l’histoire.

« Après cette nuit au « King of Jamaica » commença-t-il, « je suis rentré chez moi et j’ai repensé à tout. On ne pouvait pas faire plus. Mais je me disais tout de même que j’aimerais peut-être jeter un nouveau coup d’œil à ce Park et je me suis rendu là-bas une après-midi. Et là-bas à ce moment-là j’ai croisé le jeune homme qui s’était perdu, et qui avait perdu – comme il le disait – celle qui vivait dans la maison blanche sur la colline. Et je ne vous parlerai pas d’elle, de sa maison, de ses jardins enchantés. Mais je suis sûr que le jeune homme aussi était perdu – et ce pour toujours. »

Après une brève césure, il ajouta : « Je crois qu’il y a une *perichoresis*<sup>16</sup>, une interpénétration. Il est possible, en effet, qu’en ce moment même nous soyons tous trois assis dans un désert de rochers, près de rivières amères.

« ... Et avec quels comparses ? »

---

<sup>16</sup> Concept théologique et métaphysique qui signifie au sens large l’interpénétration, le plus fréquemment usité pour décrire les trois personnes de la trinité.